

CHAPITRE 2 : L'APPROCHE TEXTUELLE PAR LES MOUVEMENTS CULTURELS ET LITTÉRAIRES

LE 16ÈME SIÈCLE : L'HUMANISME

I – CONTEXTUALISATION HISTORIQUE

Les historiens considèrent que le 16^{ème} siècle commence dès **1492, avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb**. On fait généralement de cet événement décisif l'articulation entre le Moyen Age et les Temps modernes (16^{ème}, 17^{ème}, 18^{ème} siècles). En France, c'est la date de **1515** qu'il faut retenir avec l'avènement du Roi François I^{er}.

Ce qu'il faut retenir du 16^{ème} siècle :

Sur le plan linguistique : en 1539 est signé l'édit de Villers-Cotterêts qui instaure définitivement **la langue française comme langue vernaculaire**¹ ;

Sur le plan artistique : La **Renaissance**, issue de l'Italie, va permettre un renouveau artistique, culturel et littéraire en Europe. La Renaissance met l'accent sur l'Homme, le savoir, l'esprit d'indépendance et d'analyse – et qui cherche à se placer contre les mentalités du Moyen Age. Le paradoxe étant que ce sont les Guerres d'Italie (1494-1559) qui ont importé la Renaissance italienne en France... Certaines **inventions vont métamorphoser les arts** : le violon (1520), la toile en peinture (qui va remplacer la peinture sur bois), le crayon de papier.

Sur le plan épistémologique :

- Les **Grandes découvertes** vont bouleverser toutes les certitudes sur l'Homme, le Monde... Cette période couvre deux siècles (15^{ème} et 16^{ème} siècles) et consiste en l'exploration de la Terre, à sa cartographie et à la rencontre d'autres peuples - l'Afrique, l'Amérique, l'Asie et l'Océanie. De ces aventures, beaucoup de **récits de voyage** (de Vasco de Gama, de Magellan) nous sont restés. Une date : 1540 : premières mappemondes réalisées par l'école de cartographie de Dieppe ;
- ... Ainsi que certaines **découvertes scientifiques** :
 - Nicolas **Copernic** (1473-1543) : qui défend la thèse de **l'héliocentrisme** contre le

¹ Propre à un pays, à ses habitants. Ici, à comprendre comme langue maternelle.

géocentrisme (on pense depuis Aristote que la Terre est centrale et immobile), ce qui va amener la **révolution copernicienne**.

- **Galilée (1564-1642)** : successeur scientifique de Copernic, défenseur de l'héliocentrisme, inventeur de **l'astronomie** (télescope, cartographie pour la première fois le système solaire) ; inventeur de la **physique** (inertie des matériaux, chute, résistance... mécanique...).
- L'invention de **l'imprimerie par Gutenberg** : le premier livre imprimé date de 1451.

Sur le plan religieux : L'affirmation croissante du protestantisme et le schisme qui va en découler va déclencher les guerres de religion (1562-1598) et aboutir à l'édit de Nantes (30 avril 1598) dans lequel Henri IV accorde le droit de culte aux protestants.

II – DESCRIPTION DE L'HUMANISME

- *Origines de l'Humanisme* : la « Renaissance » des arts, des lettres et des sciences, et le renouveau de la pensée qui en découle ;
- *Les genres littéraires privilégiés* : **l'essai**, le traité, en somme l'écriture argumentative, didactique, celle qui cherche à mettre le savoir à la portée et au service du lecteur pour l'instruire. On trouve aussi des **romans**, comme ceux de Rabelais, qui interroge de manière comique, satirique tous les thèmes humanistes. La **nouvelle** est également très en vogue, provenant d'Italie. La poésie possède son propre mouvement culturel et littéraire : la **Pléiade**.
- *Thèmes privilégiés* :
 - **L'éducation** : il s'agit de proposer de nouvelles méthodes pédagogiques qui vont permettre à l'homme futur d'être érudit, de développer son esprit critique et d'étendre l'ensemble de ses connaissances à toutes les disciplines ;
 - **L'homme** : la découverte d'autres peuples sur d'autres continents, soit d'autres figures et d'autres cultures, encouragent les Humanistes à s'interroger sur l'homme.
 - **La guerre et la paix** : la politique extérieure reste fort agitée au 16^{ème} siècle. Les Humanistes dénoncent majoritairement la guerre, tentent d'imaginer des systèmes politiques ou des gouvernements propres à instaurer durablement la paix (en écrivant notamment des **utopies** – *L'Utopie* de Thomas More, 1516) ;
 - **Le pouvoir** : certains Humanistes s'interrogent sur la façon dont on accède au pouvoir et sur la manière dont on le garde. On appelle ce type de traité politique, qui

existe depuis l'Antiquité, des « **miroir du Prince** ». Ils mêlent, en général, considérations morales, religieuses et politiques – *Le Prince*, de Machiavel (1532) est un miroir du Prince qui a été taxé d'immoralisme au regard des conseils donnés.

- **Retour aux sources littéraire** : l'Humaniste prône, intellectuellement, un retour aux sources, c'est-à-dire aux textes antiques, grecs ou latins, en y faisant d'ailleurs très souvent référence comme arguments d'autorité. Beaucoup d'Humanistes sont aussi des **traducteurs** qui visent à mettre ces textes à la portée du lecteur.
- **Retour aux sources religieux** : Les Humanistes adoptent la même attitude par rapport au texte biblique : selon eux, il faut revenir au texte premier, pour que le croyant puisse seul et en pleine conscience interpréter ce qu'il lit. **Lefèvre d'Étaples** est le premier à traduire la Bible en français, le *Nouveau Testament* en 1523 et l'*Ancien Testament* en 1528. Sa version intégrale de la Bible basée sur le texte de la Vulgate sera imprimée à Anvers en 1530.

* * *

Sujets de dissertation possibles sur l'Humanisme :

- Dans le premier livre des *Essais*, Michel de Montaigne explique que, pour se former, il faut « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». En quoi peut-on dire que l'humanisme, à la Renaissance, se caractérise par une ouverture à l'autre et une interrogation sur l'autre ?
- Peut-on dire que les humanistes cherchent à rendre les hommes meilleurs ?
- « L'homme ne naît pas homme, il le devient. » Dans quelle mesure cette citation d'Érasme s'accorde-t-elle avec la démarche humaniste ?

L'HUMANISME • ARTISTES ET ŒUVRES CLEFS



Joachim du BELLAY (1522-1560)

► Comprendre son œuvre

Du Bellay appartient au groupe de la Pléiade. Il œuvre pour la reconnaissance de la richesse et de la qualité littéraire de la langue française dans *Défense et*

Illustration de la langue française (1549). Après un premier recueil d'inspiration amoureuse et savante, *L'Olive* (1549), il publie, en 1558, *Les Regrets*, *Les Antiquités de Rome*, et *Le Songe* qui évoquent son séjour à Rome. Ces trois recueils oscillent entre la nostalgie provoquée par l'éloignement de la terre natale, et la satire de la société et des mœurs de Rome. La papauté corrompue est l'une des principales cibles de ses poèmes sur le Vatican.



Jérôme BOSCH (v. 1450-1516)

► Comprendre son œuvre

Artiste flamand, Jérôme Bosch acquiert rapidement une renommée européenne par ses peintures étranges et habitées d'images fantastiques qui sont imitées

dès le milieu du XVI^e siècle. Son œuvre picturale, satirique et moralisatrice, se nourrit d'une double inspiration : religieuse et alchimique. Ses toiles grouillent de créatures monstrueuses et caricaturales, mi-humaines mi-animales, issues des croyances populaires et de la littérature mystique. Les démons intérieurs de l'homme s'incarnent dans ces êtres surnaturels, comme dans *Le Jugement dernier* (1504) ou *La Tentation de saint Antoine* (v. 1505).



Sandro BOTTICELLI (1445-1510)

► Comprendre son œuvre

Peintre florentin, Sandro Botticelli appartient au « Quattrocento », la Renaissance italienne. Il est proche de la famille Médicis, et le Pape fait appel à

lui pour décorer la Chapelle Sixtine. Ses tableaux allégoriques, notamment *Le Printemps* (1482), sont loués pour l'élégance et la grâce de leurs figures féminines. Influencé par les idées humanistes qui se diffusent autour des Médicis, Botticelli vise à donner chair au Beau, idéal défini par le philosophe antique Platon, et incarné par Vénus sortant des flots marins dans *La Naissance de Vénus* (1485).



Desiderius ÉRASME (v. 1469-1536)

► Comprendre son œuvre

Humaniste hollandais, Desiderius Érasme consacre sa vie aux voyages, à l'étude, et à la diffusion de l'Évangélisme (lecture de la Bible en langue

vulgaire, importance de la prière personnelle). Il exerce une influence considérable partout en Europe. Le projet d'*Éloge de la folie* (1509) est paradoxal, puisque ici ce ne sont pas la raison et la sagesse qui sont louées, mais la Folie qui prend la parole pour faire son propre éloge. De manière ironique, l'auteur montre que l'ensemble de la société est dominé par la folie. Érasme publie aussi des textes sur l'éducation et des recueils d'adages (formules proverbiales) très en vogue.



Clément MAROT (1496-1544)

► Comprendre son œuvre

Clément Marot est un poète français qui cultive le goût pour les rimes complexes et les jeux poétiques. Malgré la protection de Marguerite de Navarre,

il est plusieurs fois emprisonné pour sympathie envers la Réforme protestante. Ses poèmes jouent avec les mots, sur un ton souvent léger et badin. Il renouvelle ainsi les formes poétiques du blason et du contre-blason, poèmes à rimes plates d'éloge ou de blâme, et renoue avec le « coq-à-l'âne », forme poétique qui passe d'un sujet à un autre. Pourtant, ses recueils comme *L'Adolescence clémentine* (1532) reflètent aussi une inspiration religieuse et l'influence de l'Évangélisme.



MICHEL-ANGE (1475-1564)

► Comprendre son œuvre

Peintre, sculpteur, poète, architecte, Michel-Ange devient très jeune le protégé de Laurent de Médicis qui favorise l'essor de sa carrière. Il s'impose

rapidement comme l'un des plus grands artistes de son temps, et répond à de nombreuses commandes officielles du Vatican. Il manifeste sa connaissance de l'anatomie humaine, son génie technique et son admiration pour l'art antique, aussi bien dans la sculpture que dans la peinture ou le dessin. Il sculpte son premier chef d'œuvre, la *Pietà* (entre 1498 et 1499), pour la Basilique Saint-Pierre, et réalise des œuvres monumentales comme la *voûte de la Chapelle Sixtine* (1504-1512) représentant les épisodes de la Genèse.



Michel Eyquem de MONTAIGNE

(1533-1592)

► Comprendre son œuvre

Montaigne reçoit une éducation humaniste qui le familiarise avec les langues anciennes et la sagesse antique. Magistrat puis maire de Bordeaux, il consacre son temps libre à la rédaction des *Essais* (1580-1595), œuvre fondatrice du genre. Ces *Essais*, sans cesse remaniés et corrigés, sont l'œuvre d'une vie. Dialoguant avec les auteurs de l'Antiquité, Montaigne y élabore sa propre pensée, toujours mesurée et ouverte au débat, guidée par le doute et la devise : « Que sais-je ? ». Dans une écriture très libre, « à sauts et à gambades », Montaigne passe d'un sujet à un autre : l'éducation, la découverte des peuples d'Amérique, l'amitié, la mort...



Thomas MORE (1478-1535)

► Comprendre son œuvre

Humaniste anglais, Thomas More joue un rôle politique important auprès d'Henri VIII. Mais il est exécuté pour trahison, après avoir refusé de reconnaître l'église anglicane. Son œuvre majeure écrite en latin *L'Utopie* (1516) aura une importante postérité en fondant le genre littéraire de l'utopie et son pendant, la contre-utopie. More y décrit une société idéale, un non-lieu (*ou-topos* en grec) égalitaire et communautaire. L'auteur propose indirectement une critique de la société contemporaine et un autre modèle politique.



Marguerite DE NAVARRE

(1492-1549)

► Comprendre son œuvre

Sœur de François I^{er}, Marguerite de Navarre est l'une des premières femmes de lettres françaises. Elle protège les humanistes et favorise leurs échanges. Son recueil de nouvelles, *L'Heptaméron* (1558), s'inspire du *Décameron* de l'auteur italien Boccace. Dix personnages, immobilisés dans une abbaye par un violent orage, racontent tour à tour des histoires pour tuer l'ennui. Ces nouvelles souvent grivoises dénoncent indirectement les abus et les vices du bas clergé, conformément aux idées évangéliques.



François RABELAIS

(1483 ou 1494-1553)

► Comprendre son œuvre

Rabelais a plusieurs visages : moine, médecin, botaniste, écrivain. À travers l'histoire burlesque d'un géant bon vivant dans *Pantagruel* (1532), puis du père de celui-ci dans *Gargantua* (1534), Rabelais livre ses réflexions sur l'éducation, le rôle du prince, la guerre, la religion. Convaincu que « rire est le propre de l'homme », l'auteur utilise le comique (démensure du langage, effets de grossissement, parodie) pour attaquer diverses cibles (la Sorbonne notamment), et défendre des idées humanistes. Celles-ci constituent la « substantifique moelle » de ses romans, à lire à double voire triple sens.



Pierre de RONSARD

(1524-1585)

► Comprendre son œuvre

Ronsard est l'un des plus célèbres poètes de la Pléiade. Considéré comme le « prince des poètes » de son vivant, il est apprécié par tous les rois qui se succèdent sur le trône de France. La poésie amoureuse de Ronsard s'inspire des auteurs antiques ainsi que du poète italien Pétrarque, auquel il emprunte notamment la forme du sonnet. Dans *Les Amours de Cassandre* (1552), *Les Amours de Marie* (1555) ou les *Sonnets pour Hélène* (1572), Ronsard évoque la douleur de l'amour non partagé et invite la femme aimée ainsi que le lecteur à « cueillir les roses de la vie », conformément au « Carpe diem » du poète latin Horace.



Léonard de VINCI (1452-1519)

► Comprendre son œuvre

Peintre, poète mais aussi ingénieur, architecte et anatomiste, Léonard de Vinci est considéré comme un génie universel. Il met son génie au service des princes. Son œuvre picturale s'accompagne d'un grand nombre de dessins (préparatoires, anatomiques etc.) et de textes philosophiques. Il lie en effet la théorie à sa pratique pour renouveler l'art de peindre. La technique du *sfumato* reste la plus connue de ses innovations, permettant de créer une atmosphère vaporeuse et mystérieuse dans laquelle personnages et paysages paraissent intimement reliés, comme dans le célèbre portrait de *La Joconde* (1503-1506).

L'HUMANISME : CORPUS DE TEXTES

Thème 1 : L'éducation humaniste Texte 1 : Rabelais, *Pantagruel*, 1532

C'est pourquoi, mon fils, je t'admoneste d'employer ta jeunesse à bien profiter de tes études.

Tu es à Paris, tu as ton précepteur Épistémon : l'un peut te donner de la doctrine par ses instructions vivantes et vocales, l'autre par des exemples louables.

J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement : d'abord la grecque, comme le veut Quintilien. Puis la latine. Puis l'hébraïque pour l'Écriture sainte, ainsi que la chaldaïque et l'arabe. Et que tu formes ton style, pour la grecque à l'imitation de Platon, et pour la latine, de Cicéron. Qu'il n'y ait d'histoire que tu n'aies présente à la mémoire, à quoi t'aidera la cosmographie. Les arts libéraux, géométrie, arithmétique, musique, je t'en ai donné quelque goût quand tu étais encore petit, vers tes cinq six ans. Continue le reste : et sache tous les canons d'astronomie ; laisse l'astrologie divinatrice et l'art de Lulle, abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes, et que tu les rapproches de la philosophie.

Quant à la connaissance des sciences naturelles, je veux que tu t'y adonnes avec zèle ; qu'il n'y ait mer, rivière ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons ; tous les oiseaux de l'air ; tous les arbres, arbustes, et fruitiers des forêts, toutes les herbes de la terre ; tous les matériaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries d'Orient et de l'Afrique : que rien ne te soit inconnu.

Puis avec soin, relis les livres des médecins : grecs, arabes, latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes ; et, par de fréquentes dissections, acquiers la parfaite connaissance de ce second monde qu'est l'homme. Et, pendant quelques heures chaque jour, commence à apprendre les Saintes Écritures : d'abord le Nouveau Testament en grec, et les Épîtres des apôtres, puis en hébreu l'Ancien Testament. En somme, que je voie un abîme de science. [...] Mais parce que, selon le sage Salomon, sagesse n'entre pas dans une âme mauvaise, et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te faut servir, aimer et craindre Dieu, et mettre en lui toutes tes pensées et tout ton espoir, et, par une foi orientée par la charité, lui être uni au point que tu n'en sois jamais séparé par le péché.

Thème 2 : La découverte de l'Autre Texte 2 : Montaigne, *Essais*, livre III, chapitre 6 : « Des coches », 1588

Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous garantit que c'est le dernier de ses frères puisque les Démons², les Sybilles³ et nous, nous avons ignoré celui-ci jusqu'à cette heure ?) non moins grand, plein et fourni de membres que lui, toutefois si nouveau⁴ et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans qu'il ne connaissait ni lettres, ni poids ni mesures, ni vêtements, ni céréales, ni vignes. Il était encore nu dans le giron de sa mère nourricière⁵ et ne vivait que par les moyens qu'elle lui fournissait. Si nous concluons bien quand nous disons que nous sommes à la fin de notre monde et si ce poète [Lucrèce] fait de même au sujet de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer dans la lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie : l'un des deux membres sera perclus, l'autre en pleine vigueur. Nous aurons très fortement hâté, je le crains, son déclin et sa ruine par notre contagion et nous lui aurons fait payer bien cher nos idées et nos techniques. C'était un monde enfant ; pourtant nous ne

2 Au sens antique de divinité.

3 Prêtresse d'Apollon capables de prédire l'avenir.

4 Nouveau signifie jeune, comme le latin *novus*.

5 La Nature.

l'avons pas stimulé et soumis à notre enseignement et à notre éducation en nous servant de l'avantage de notre valeur et de nos forces naturelles ; nous ne l'avons pas non plus séduit par notre justice et notre bonté ni subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux⁶ montrent que [ces hommes] ne nous étaient nullement inférieurs en clarté d'esprit naturelle et en justesse [d'esprit]. La merveilleuse magnificence des villes de Cusco⁷ et de Mexico et, parmi beaucoup d'autres choses semblables, le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et la grandeur qu'ils ont dans un jardin [normal], étaient excellemment façonnés en or, comme, dans son cabinet⁸, tous les animaux qui naissaient dans son État et dans ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en joaillerie, en plume, en coton, dans la peinture, montrent qu'ils ne nous étaient pas non plus inférieurs en habileté. Mais en ce qui concerne la dévotion, l'observance des lois, la bonté, la libéralité⁹, la franchise, il a été très utile pour nous de ne pas en avoir autant qu'eux. Ils ont été perdus par cet avantage et se sont vendus et trahis eux-mêmes. Quant à la hardiesse et au courage, quant à la fermeté, la résistance, la résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons dans les recueils de souvenirs de notre monde de ce côté-ci [de l'Océan]. Car, que ceux qui les ont subjugués suppriment les ruses et les tours d'adresse dont ils se sont servis pour les tromper, et l'effroi bien justifié qu'apportait à ces peuples-là le fait de voir arriver aussi inopinément des gens barbus, différents d'eux par le langage, la religion, par l'aspect extérieur et le comportement, venant d'un endroit du monde où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eût des habitants, quels qu'ils fussent, [gens] montés sur de grands monstres inconnus, contre eux qui non seulement n'avaient jamais vu de cheval mais même bête quelconque dressée à porter et à avoir sur son dos un homme ou une autre charge, munis d'une peau luisante et dure¹⁰ et d'une arme [offensive] tranchante et resplendissante, contre eux qui, contre la lueur qui les émerveillait d'un miroir ou d'un couteau, échangeaient facilement une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière grâce auxquelles ils pussent, même à loisir, percer notre acier ; ajoutez à cela les foudres et les tonnerres de nos pièces [d'artillerie] et de nos arquebuses, capables de troubler César lui-même, si on l'avait surpris avec la même inexpérience de ces armes, et [qui étaient employées] à ce moment contre des peuples nus, sauf aux endroits où s'était faite l'invention de quelque tissu de coton, sans autres armes, tout au plus, que des arcs, des pierres, des bâtons et des boucliers de bois ; des peuples surpris, sous une apparence d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : mettez en compte, dis-je, chez les conquérants cette inégalité, vous leur ôtez toute la cause de tant de victoires. Quand je considère l'ardeur indomptable avec laquelle tant de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants se présentent tant de fois devant les dangers inévitables et s'y rejettent pour la défense de leurs dieux et de leur liberté ; [quand je vois] la noble obstination à supporter toutes les difficultés et les malheurs extrêmes, et la mort, plutôt que de se soumettre à la domination de ceux par qui ils ont été honteusement leurrés, quelques-uns choisissant même plutôt de se laisser mourir de faim et de jeûne, quand ils sont faits prisonniers, que d'accepter de la nourriture des mains de leurs ennemis si vilement victorieuses, je conclus par avance que si on les avait attaqués d'égal à égal, en fait d'armement et d'expérience et de nombre, il y aurait eu autant de danger, et plus, qu'en toute autre guerre que nous voyons.

6 Il s'agit des peuples indiens d'Amérique du Sud victimes des conquérants européens.

7 Cusco, alors capitale des Incas au Pérou.

8 Cabinet : bureau.

9 Générosité.

10 Peau luisante et dure : il s'agit de l'armure.

Thème 3 : État de nature *versus* état de culture

Texte 3 : Montaigne, *Essais*, Livre I, chapitre 31 : « Des Cannibales », 1580

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police (organisation politique), parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu.

[...] Trois d'entre eux, ignorants combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portants barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entr'eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un Capitaine, et nos matelots le nommaient Roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise.

Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de haut-de-chausses !

Thème 4 : La politique : pouvoir, manipulation et servitude Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1576

Mais, ô grand Dieu, qu'est donc cela ? Comment appellerons-nous ce malheur ? Quel est ce vice, ce vice horrible, de voir un nombre infini d'hommes, non seulement obéir, mais servir, non pas être gouvernés, mais être tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? De les voir souffrir les rapines, les paillardises, les cruautés, non d'une armée, non d'un camp barbare contre lesquels chacun devrait défendre son sang et sa vie, mais d'un seul ! Non d'un Hercule ou d'un Samson, mais d'un hommelet souvent le plus lâche, le plus efféminé de la nation, qui n'a jamais flairé la poudre des batailles ni guère foulé le sable des tournois, qui n'est pas

seulement inapte à commander aux hommes, mais encore à satisfaire la moindre femmelette. Nommerons-nous cela lâcheté ? Appellerons-nous vils et couards ces hommes soumis ? Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul, c'est étrange, mais toutefois possible ; on pourrait peut-être dire avec raison : c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille souffrent l'oppression d'un seul, dira-t-on encore qu'ils n'osent pas s'en prendre à lui, ou qu'ils ne le veulent pas, et que ce n'est pas couardise, mais plutôt mépris ou dédain ?

Enfin, si l'on voit non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes ne pas assaillir celui qui les traite tous comme autant de serfs et d'esclaves, comment qualifierons-nous cela ? Est-ce lâcheté ? Mais tous les vices ont des bornes qu'ils ne peuvent pas dépasser. Deux hommes, et même dix, peuvent bien en craindre un ; mais que mille, un million, mille villes ne se défendent pas contre un seul homme, cela n'est pas couardise : elle ne va pas jusque-là, de même que la vaillance n'exige pas qu'un seul homme escalade une forteresse, attaque une armée, conquière un royaume. Quel vice monstrueux est donc celui-ci, qui ne mérite pas même le titre de couardise, qui ne trouve pas de nom assez laid, que la nature désavoue et que la langue refuse de nommer ?

Qu'on mette face à face cinquante mille hommes en armes ; qu'on les range en bataille, qu'ils en viennent aux mains ; les uns, libres, combattent pour leur liberté, les autres combattent pour la leur ravir. Auxquels promettez-vous la victoire ? Lesquels iront le plus courageusement au combat : ceux qui espèrent pour récompense le maintien de leur liberté, ou ceux qui n'attendent pour salaire des coups qu'ils donnent et qu'ils reçoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant les yeux le bonheur de leur vie passée et l'attente d'un bien-être égal pour l'avenir. Ils pensent moins à ce qu'ils endurent le temps d'une bataille qu'à ce qu'ils endureraient, vaincus, eux, leurs enfants et toute leur postérité. Les autres n'ont pour aiguillon qu'une petite pointe de convoitise qui s'émousse soudain contre le danger, et dont l'ardeur s'éteint dans le sang de leur première blessure. Aux batailles si renommées de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle, qui datent de deux mille ans et qui vivent encore aujourd'hui aussi fraîches dans la mémoire des livres et des hommes que si elles venaient d'être livrées hier, en Grèce, pour le bien des Grecs et pour l'exemple du monde entier, qu'est-ce qui donna à un si petit nombre de Grecs, non pas le pouvoir, mais le courage de supporter la force de tant de navires que la mer elle-même en débordait, de vaincre des nations si nombreuses que tous les soldats grecs, pris ensemble, n'auraient pas fourni assez de capitaines aux armées ennemies ? Dans ces journées glorieuses, c'était moins la bataille des Grecs contre les Perses que la victoire de la liberté sur la domination, de l'affranchissement sur la convoitise.

* * *

Cette ruse des tyrans d'abêtir leurs sujets n'a jamais été plus évidente que dans la conduite de Cyrus envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de leur capitale et qu'il eut pris pour captif Crésus, ce roi si riche. On lui apporta la nouvelle que les habitants de Sardes s'étaient révoltés. Il les eut bientôt réduits à l'obéissance. Mais ne voulant pas saccager une aussi belle ville ni être obligé d'y tenir une armée pour la maîtriser, il s'avisait d'un expédient admirable pour s'en assurer la possession. Il y établit des bordels, des tavernes et des jeux publics, et publia une ordonnance qui obligeait les citoyens à s'y rendre. Il se trouva si bien de cette garnison que, par la suite, il n'eut plus à tirer l'épée contre les Lydiens. Ces misérables s'amuserent à inventer toutes sortes de jeux si bien que, de leur nom même, les Latins formèrent le mot par lequel ils désignaient ce que nous appelons passe-temps, qu'ils nommaient Ludi, par corruption de Lydi.

Tous les tyrans n'ont pas déclaré aussi expressément vouloir efféminer leurs sujets ; mais de fait, ce que celui-là ordonna formellement, la plupart d'entre eux l'ont fait en cachette. Tel est le penchant naturel du peuple ignorant qui, d'ordinaire, est plus nombreux dans les villes : il est

soupçonneux envers celui qui l'aime et confiant envers celui qui le trompe. Ne croyez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni aucun poisson qui, pour la friandise du ver, morde plus tôt à l'hameçon que tous ces peuples qui se laissent promptement allécher à la servitude, pour la moindre douceur qu'on leur fait goûter. C'est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller si promptement, pour peu qu'on les chatouille. Le théâtre, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté ravie, les outils de la tyrannie. Ce moyen, cette pratique, ces allèchements étaient ceux qu'employaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets sous le joug. Ainsi les peuples abrutis, trouvant beaux tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituèrent à servir aussi naïvement mais plus mal que les petits enfants n'apprennent à lire avec des images brillantes.

Les tyrans romains renchérèrent encore sur ces moyens en faisant souvent festoyer les décuries, en gorgeant comme il le fallait cette canaille qui se laisse aller plus qu'à toute autre chose au plaisir de la bouche. Ainsi, le plus éveillé d'entre eux n'aurait pas quitté son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la *République* de Platon. Les tyrans faisaient largesse du quart de blé, du septier de vin, du sesterce, et c'était pitié alors d'entendre crier : « Vive le roi ! » Ces lourdeaux ne s'avisèrent pas qu'ils ne faisaient que recouvrer une part de leur bien, et que cette part même qu'ils en recouvraient, le tyran n'aurait pu la leur donner si, auparavant, il ne la leur avait enlevée. Tel ramassait aujourd'hui le sesterce, tel se gorgeait au festin public en bénissant Tibère et Néron de leur libéralité qui, le lendemain, contraint d'abandonner ses biens à l'avidité, ses enfants à la luxure, son sang même à la cruauté de ces empereurs magnifiques, ne disait mot, pas plus qu'une pierre, et ne se remuait pas plus qu'une souche. Le peuple ignorant a toujours été ainsi : au plaisir qu'il ne peut honnêtement recevoir, il est tout dispos et dissolu ; au tort et à la douleur qu'il peut honnêtement souffrir, il est insensible.

Thème 5 : L'utopie **Texte 5 : Thomas More, *Utopie*, 1516**

Les Utopiens mettent au nombre de leurs institutions les plus anciennes celle qui prescrit de ne faire tort à personne pour sa religion. Utopus, à l'époque de la fondation de l'empire, avait appris qu'avant son arrivée, les indigènes étaient en guerre continuelle au sujet de la religion. Il avait aussi remarqué que cette situation du pays lui en avait puissamment facilité la conquête, parce que les sectes dissidentes, au lieu de se réunir en masse, combattaient isolées et à part. Dès qu'il fut victorieux et maître, il se hâta de décréter la liberté de religion. Cependant, il ne proscrivit pas le prosélytisme qui propage la foi au moyen du raisonnement, avec douceur et modestie ; qui ne cherche pas à détruire par la force brutale la religion contraire, s'il ne réussit pas à persuader ; qui enfin n'emploie ni la violence, ni l'injure. Mais l'intolérance et le fanatisme furent punis de l'exil ou de l'esclavage.

Utopus, en décrétant la liberté religieuse, n'avait pas seulement en vue le maintien de la paix que troublaient naguère des combats continuels et des haines implacables, il pensait encore que l'intérêt de la religion elle-même commandait une pareille mesure. Jamais il n'osa rien statuer témérairement en matière de foi, incertain si Dieu n'inspirait pas lui-même aux hommes des croyances diverses, afin d'éprouver, pour ainsi dire, cette grande multitude de cultes variés. Quant à l'emploi de la violence et des menaces pour contraindre un autre à croire comme soi, cela lui parut tyrannique et absurde. Il prévoyait que si toutes les religions étaient fausses, à l'exception d'une seule, le temps viendrait où, à l'aide de la douceur et de la raison, la vérité se dégagerait elle-même, lumineuse et triomphante, de la nuit de l'erreur.

Au contraire, lorsque la controverse se fait en tumulte et les armes à la main, comme les plus méchants hommes sont les plus entêtés, il arrive que la meilleure et la plus sainte religion finit par

être enterrée sous une foule de superstitions vaines, ainsi qu'une belle moisson sous les ronces et les broussailles. Voilà pourquoi Utopus laissa à chacun liberté entière de conscience et de foi.

Néanmoins, il flétrit sévèrement, au nom de la morale, l'homme qui dégrade la dignité de sa nature, au point de penser que l'âme meurt avec le corps, ou que le monde marche au hasard, et qu'il n'y a point de Providence.

Les Utopiens croient donc à une vie future, où des châtimens sont préparés au crime et des récompenses à la vertu. Ils ne donnent pas le nom d'homme à celui qui nie ces vérités, et qui ravale la nature sublime de son âme à la vile condition d'un corps de bête ; à plus forte raison ne l'honorent-ils pas du titre de citoyen, persuadés que, s'il n'était pas enchaîné par la crainte, il foulerait aux pieds, comme un flocon de neige, les mœurs et les institutions sociales. Qui peut douter, en effet, qu'un individu qui n'a d'autre frein que le code pénal, d'autre espérance que la matière et le néant, ne se fasse un jeu d'éluder adroitement et en secret les lois de son pays, ou de les violer par la force, pourvu qu'il contente sa passion et son égoïsme ?